

Je m'agrippais au volant du break, le regard tendu vers le tout-terrain devant moi. Je cherchais à rester dans le sillage, mais Milda Graanfor roulait comme un dingue et le break trainé par le câble d'acier ressemblait à une carcasse rebondissant sur les vagues et creux du chemin broussailleux. Le bitume avait disparu depuis déjà des kilomètres pour être remplacé par de la terre et des pierres. Dans le coffre, les craquements, les claquements indiquaient que les quincailleries brinquebalaient dans tous les sens.

*Merde, merde, il va tout me foutre en l'air ce con !*

Plus d'un fois, j'ai cru me retourner, la stupide course folle de Graanfor transformait le sol en tempête, le chemin en roulis, les faussés en tangages prêts à engloutir les embarcations. Le chien tapi sur le fauteuil gémissait, les amortisseurs grinçaient, je me demandais si tout n'allait pas se démantibuler, le break et ses passagers transformés en pièces éparpillées sur les bas côté, éjectés un peu partout en petits morceaux de tôles, de pneu, de viandes et d'os. Je bénis Kornakov d'être un bon carrossier, d'avoir suivi à la lettre mes instructions lors des modifications du break ; les tôles soudées, le renforcement du coffre, avaient fait de la voiture une caisse en acier quasi indestructible. Cependant le régime auquel le soumettait Graanfor dépassait l'entendement et j'imaginai les boîtes, les sachets, les conditionnement de tous mes ustensiles se déchirer, s'arracher les uns contres les autres, les outils projetés au milieu de boîtes de clous, les hachoirs électriques frappant les batteries de cuisine, les couteaux transperçant les sacs de poudre à récurer.

*Il va tout me foutre en l'air. Le salaud ! Bordel de merde !*

Je me jurai de ne plus me laisser trainer ainsi et de faire des kilomètres à pied pour trouver de l'essence

plutôt que de me trouver de nouveau ainsi réduit à être comme un jouet en bois tiré par quelque enfant sadique et destructeur.

Mais le calme revint d'un coup. Nous avions atteint l'œil du cyclone : la propriété Graanfor.

Le convoi avait fait comme un bond, il avait débouché du chemin creux d'un coup, et roulait désormais dans une sorte de gigantesque clairière circulaire dont on n'apercevait tout autour que vaguement les limites d'arbres et de haies tant elles se perdaient dans le lointain.

Le tout-terrain de Graanfor sembla ralentir mais c'était juste un effet d'optique dû à l'élargissement soudain du point de vue. Il fonçait encore plus vite vers ce qui devait être le centre. Dans le rétroviseur, la trouée par laquelle nous étions entrés disparaissait rapidement, les hautes haies dessinaient un mur végétal aux angles nets. L'horizon venait de se refermer et c'est à peine si je n'imaginai pas entendre le grondement de portes d'acier tournant sur leurs gonds et s'abattant dans un mouvement lourd.

Nous nous sommes engagés sur une route goudronnée qui avala subitement les sons de roulement. Je cru que le break s'était soudain mis à flotter, comme en suspension liquide.

De part et d'autre, l'herbe s'étendait maintenant en de vastes pelouses tondues où poussaient des grandes boules de buis impeccablement dessinés, des massifs de fleurs régulièrement espacés et nettoyés de toute plante folle, des arbres à distance égale, fraîchement élagués et qui malgré leur hauteur naturelle ressemblaient à des bonsaïs déformés par quelque esprit maniaque. Tout était taillé, façonné, rasé au cordeau. Le paysage n'était plus que formes géométriques, l'esprit mathématique imposé à la nature, la flore transformée en pâte à modeler, à ciseler, à sculpter. Seul le ronronnement sourd du moteur diesel recouvrait le silence figé de ce béton vert, de cette végétation pastichée, et la résonance feutrée des pneus sur l'asphalte glissait au milieu de la nature postiche.

Treillé par Graanfor, le break filait sur la chaussée et nous avons franchi la barrière : MGE, Milda Graanfor Entreprise, imprimé en gras sur un panneau accroché à des mâts de métal luisant, indiquait l'entrée, une entrée de domaine, une large ouverture aux contours définis par une clôture de métal, une clôture dressée à l'intérieur du cercle de la

clairière, un deuxième cercle juste moins étendu mais tout aussi impressionnant.

On devinait des hectares de terrain ainsi circonscrits, eux même entourés par des fossés de pelouse.

Tout en maintenant tant bien que mal mon cap, je cherchais à me souvenir si j'avais vu sur la carte routière le dessin d'un tel endroit. Mais rien ne ressemblait à cela.

Rien, et là, je roulais, les bras tendus sur le volant, à en avoir des crampes, accroché à l'arrière-train de Graanfor, je roulais désormais à l'intérieur de MGE, une entreprise agricole dont le domaine n'était que d'immenses serres recouvrant l'ensemble des terres disponibles. Des serres fabriquées de bâches blanchâtres accrochées à des tubulures noires, et dont les pans de côté descendaient comme des draps jusqu'au sol. La route était ainsi bordée de ces sortes de grandes toiles plastiques, qui semblaient avoir été pendues là comme on étend une lessive pour la faire sécher au soleil.

Dans un premier temps, je ne percevais rien d'autre que ce couloir. La vitesse à laquelle nous allions m'empêchait de distinguer quoique ce soit. C'est seulement quand j'ai réussi à stabiliser le break, à maintenir plus calmement ma trajectoire, que je commençai à regarder de droite et de gauche, autour de moi.

Là où n'y avait pas de serre, il y avait des routes bitumées, là où il n'y avait pas de route, il y avait des serres et leurs installations hydrauliques avec les tuyaux alimentant ce qu'on supposait être des plantations, les moteurs propulsant l'eau dans les tuyaux, les circuits d'irrigation précisément réglés vers chacune des cultures. Si j'avais eu la possibilité de survoler la propriété de Graanfor je n'aurais pu apercevoir la moindre parcelle du sol, la terre m'aurait fait l'effet d'être plastifiée et bétonnée. C'est ce que je me suis dit plus tard quand on m'obligea à visiter les installations du domaine.

Tout y était à angle droit, serres carrées, routes droites coupant d'autres routes elles même parallèles entre elles, le tout à distances identiques. Le son même de roulement du break soulignait cette régularité, son cotonneux le long des serres, son gras au croisement d'une route, son long cotonneux, son gras, serre, route, serre, route, serre, route.

Et j'apercevais à chaque embranchement des

silhouettes courbées sur quelques outils, qui levaient le visage à leur passage, et au travers des bâches translucides des formes humaines accroupis comme figées dans le plastique.

*Qu'est-ce que tu fais là Auguste ? Tu dois m'emmener, emmener MONSIEUR à Fjeriing !*

*Mais je n'en sais foutre rien, je suis tombé en panne, c'est pas de ma faute !*

*Ne fais pas l'enfant ! Tu aurais dû vérifier le niveau d'essence.*

*Je ne pouvais pas prévoir qu'il n'y aurait de pompe nulle part sur cette autoroute, merde !*

*Prévois, Auguste, prévois, autrement on n'y arrivera jamais.*

*Je fais ce que je peux !*

*Alors fais mieux !*

Et le convoie déboucha sur le dernier cercle, le centre, avec en son milieu la demeure de Graanfor. Un bunker de ciment, tour épaisse peinte en blanc et qui reposait là pareille à un gros cube immaculé sorti de d'une boîte de jeu pour géant.

Milda Graanfor commença seulement là à ralentir.